

C'est tout simplement ce que l'on peut entendre de plus parfait. C'est encore un succès nouveau à ajouter aux nombreux succès de l'amateur dont la modestie égale le talent.

MM. les membres de la commission de l'Œuvre de Saint-Joseph - des - Champs peuvent donc se féliciter du résultat obtenu par leurs soins ; le succès du premier concert donné en faveur de l'intéressante Société qu'ils dirigent, est un témoignage de toute la sympathie qu'ils ont su inspirer.

La création de l'œuvre, si humble dans sa forme, portera ses fruits.

On écrit de Bondues :

« Un acte de bienfaisance qui doit être cité, vient d'être accompli dans cette commune.

« Un jeune homme, le seul soutien de sa famille, dont les chefs ne sont plus en état de travailler vu leur âge, devait partir pour l'armée. Grande était la désolation. La mère du jeune soldat va trouver M. X..., de cette commune, homme au cœur généreux et compatissant, et lui expose sa triste situation et la misère qui va assiéger la famille après le départ de son fils. M. X..., qui connaît les bons antécédents du jeune homme et de ses parents, après avoir écouté attentivement la pauvre mère, la congédia en lui disant :

« Séchez vos larmes, brave femme, rassurez vos gens, votre fils restera près de vous.

Et le lendemain il versait dans la caisse de la Recette générale de Lille, 1,800 fr., montant du prix de l'exonération. »

Mercredi a eu lieu, à Bondues, le mariage de M. Villers, de Linselle, avec M. Dumont. La musique de Linselle a voulu donner un témoignage de sa sympathie au jeune fiancé et à son digne père, ancien militaire de l'empire et chevalier de la Légion d'Honneur, en les accompagnant jusqu'à Bondues, et en rehaussant de ses fanfares la solennelle gravité de la bénédiction nuptiale. Chacun s'est plu à rendre justice au talent et au dévouement de son chef qui a fait de la musique de Linselle une des meilleures des communes environnantes. Plusieurs membres du conseil municipal et bon nombre de musiciens de Bondues sont allés à la rencontre de leurs confrères de Linselle et se sont rendus ensemble à la mairie, puis à l'église, où M. l'abbé Villers, frère du nouveau marié et vicaire à la Madeleine, à Lille, a béni l'union et a ensuite adressé aux jeunes époux une touchante allocution sur leurs devoirs respectifs. Après la cérémonie, la musique de Linselle, exécutant de joyeuses fanfares et suivie de la foule, a accompagné M. et M. Villers jusqu'à leur demeure.

Il est de tradition, à Linselle et à Bondues, et dans toutes les localités où la foi de nos pères n'a pas dégénéré, de joindre l'aumône à la prière pour obtenir de Dieu la ratification des prières de l'Eglise, aussi une abondante distribution de pains a été faite aux pauvres des deux paroisses par les soins des jeunes époux.

Afin de régénérer le vaccin mis en circulation par les vaccinateurs, voici la Société impériale de vaccination, de Paris, qui se remet à puiser de nouveau vaccin sur le pis des génisses. Depuis la précieuse découverte de Jenner, jamais, disent les membres de la grande Société, il n'avait été fait autant de vaccinations que cette année en France.

Le Courrier du Pas-de-Calais du 21 octobre, contient la nouvelle suivante :

« Les communications du télégraphe sous-marin ont été interrompues, à partir d'hier soir à neuf heures vingt minutes, entre Calais et Douvres.

« On ignore jusqu'ici la cause de cette interruption ; mais il paraît certain que le câble est rompu, les quatre fils ayant à la fois fait défaut. On pense que la rupture doit exister près de Douvres.

« Les dépêches télégraphiques qui étaient dirigées par la voie de Calais, sont maintenant transmises par le télégraphe sous-marin d'Ostende à Douvres. »

Sur les instances répétées de M. Grélerin, directeur général des douanes et des contributions indirectes, le traitement des lieutenants du service actif des douanes est fixé, à dater du premier de ce mois, à 1400 et 1600 francs, en réduisant, à deux classes, au lieu de trois, l'échelle de l'avancement, pour les faire parvenir plutôt au grade de capitaine de 2e classe à 2,000 francs.

Espérons une prochaine amélioration pour les nombreux employés du service administratif de perception, dont les faibles appointements ne sont plus en rapport avec la cherté toujours croissante de la vie et surtout des logements dans les grandes villes.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 19 au 25 octobre 1858, 17 garçons, 21 filles.

MARIAGES.

25 octobre. — Entre Jean-Louis Danvers, ouvrier ferblantier, et Rosine-Appoline Roussel, journalière. — Entre François Segart, domestique, et Valérie-Joseph Delneufcourt, journalière. — Entre Louis-Henri-Joseph Dufrest, employé de fabrique, et Julie-Joseph Vascure, marchande d'étoffes. — Entre Charles - Louis Vermeersch, tisserand, et Alexandrine Derockere journalière. — Entre Guillaume Siemaer, tisserand, et Marie-Anne Hellinckx, tisserande. — Entre Jules-Alexandre-Joseph Lecomte, fabricant, et Louise-Marie-Eugénie Dujardin, sans profession. — Entre Edouard - Charles - Joseph Delacourt, tisserand, et Pauline Vanneste, journalière. — Entre Casimir Savary, peigneur de laines, et Elisa-Adèle-Joseph Guillemeyn, peigneuse de laines. — Entre Florimond - Joseph Boet, domestique, et Hortense Quin, journalière.

DÉCÈS.

21 octobre. — Charles-François-Joseph Lano, 81 ans, cordonnier, veuf de Caroline Duleu, route de Mouvaux. — Sophie-Joseph Verambre, 64 ans, rentière, veuve de Charles-Théophile Wugk, rue Neuve.

Du 22. — Louis-François-Joseph Petit, 60 ans, tisserand, époux de Sophie-Joseph Dubois, Hôpital.

Plus 5 garçons et 8 filles, décédés au-dessous de l'âge de 7 ans.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 24 octobre 1858.

Sommes versées par 73 déposants, dont 21 nouveaux fr. 11,340 00  
15 demandes en remboursement » 2,788 65

Les opérations du mois d'octobre sont suivies par MM. Requillart-Desaint et Alfred Motte, directeurs.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Compositions du 12 octobre 1858.

- Logique littéraire. - Dissertation latine. - 1 Regnaud.
- Logique scientifique. - Version latine. - 1 Ravel, 2 Dufay, 3 Guillaume. - Mathématiques. 1 Bouchery, 2 Dufay, 3 Treifous.
- Rhétorique littéraire. - Version grecque. - 1 Broudehoux, 2 Meert.
- Seconde littéraire. - Version grecque. - 1 Catel, 2 Beurier, 3 Ybert.
- Troisième littéraire. - Thème latin. - 1 Brédart, 2 Deledicque, 3 Ribaucourt.
- Quatrième. - Version latine. 1 Brion, 2 Coince, 3 Mielle, 4 V. Leclercq.
- Cinquième. - Version latine. - 1 Baggio, 2 P. Desrousseaux, 3 Obin, 4 Mahistre.
- Sixième. - Version latine. - 1 Rost, 2 Rigal, 3 H. Bonzel, 4 Petitbon.
- Septième. - Version latine. - 1 Bonzel, 2 Herbin, 3 Loth, 4 Derenty.
- Huitième. - Orthographe. - 1 Huez, 2 Pannier, 3 Reboux, 4 Demebourg.
- Commerce (3e année). - Mathématiques. - 1 Godin, 2 Picavet, 3 Frasez.
- Commerce (2e année). - Mathématiques. - 1 Dinaud, 2 Desmazières, 3 Coisne, 4 Picavet.
- Commerce (1re année). - Mathématiques. - 1 Nonier, 2 Mouque, 3 Baudin, 4 Gorique.
- Ecole primaire préparatoire à la huitième. - Ecriture. - 1 G. Conzel, 2 Dumas, 3 Druetz, 4 Houzet.

Le proviseur, E. PETITBON.

FAITS DIVERS.

— L'autre jour, dans l'omnibus qui va de la Madeleine à la Bastille, se trouvent côte à côte une jeune femme et un monsieur fort élégant. Ce dernier portait au doigt une bague dont le chaton, formé d'un gros diamant, attirait tous les regards. Vers la rue de la Paix, le dandy descend et disparaît rapidement. Presque aussitôt la dame veut payer sa place, et s'aperçoit qu'on vient de lui voler son porte-monnaie... Mais que trouve-t-elle à la place, dans sa poche ? la bague du monsieur, du voleur ! laquelle sans doute avait glissé de son doigt dans la difficile opération de l'escamotage.

Il y avait 8 fr. dans sa bourse ; la bague valait 1,000 fr. !

— Presque tout le monde prend du café. Peu de gens emploient complètement le sucre qu'on sert dans les cafés. Pour un habitué, qui prend deux demi-tasses par jour, à raison de quatre morceaux de sucre par demi-tasse, cela fait 2,920 morceaux de sucre par an, soit 58,400 morceaux en vingt années, lesquels représentent environ 1,400 kilogrammes, évalués à 2,000 fr. c'est-à-dire 100 fr. de rentes. — Qu'on se le dise.

— Il n'est pas toujours prudent de dissimuler ses infirmités.

Dernièrement, un jeune homme, venant de Bade, descend de l'omnibus pour montrer son passeport au préposé français du port de Kell.

Le préposé voit que le passeport porte à l'article : *signes particuliers* — aucuns, — et il s'aperçoit en même temps que le jeune homme est bossu.

Etonné, il interroge le voyageur, et finit par le soupçonner de se servir d'un passeport faux.

Le jeune homme est envoyé chez le commissaire de police, et notre voyageur raconte que, lorsqu'il s'est présenté à la préfecture, il n'a

son entrée dans cette dernière ville, en venant de Berlin avec son armée, la grosse cloche de la principale église tomba du clocher avec un bruit épouvantable et détruisit dans sa chute une partie du vieil édifice. Le plus triste pressentiment s'empara de l'armée prussienne ; les vieux généraux aguerris eux-mêmes firent une mine des plus soucieuses, et considérèrent cet accident comme un mauvais présage pour leurs troupes. Le roi seul sourit, et, de même que César avait dit, lorsqu'il tomba en débarquant en Afrique : « Je te tiens, Afrique ! » Frédéric dit : « La chute de cette cloche signifie que ce qui est élevé, c'est-à-dire la maison d'Autriche, sera humiliée ! »

Cette prophétie s'était promptement accomplie ; la maison d'Autriche avait été promptement humiliée, et, sans opposer de résistance à l'armée prussienne, celle-ci était entrée dans la capitale de la Silésie et y avait été reçue avec joie, non-seulement par la population protestante, qui avait gémi si longtemps sous la plus dure contrainte religieuse et à laquelle le roi de Prusse garantissait maintenant la liberté de conscience et le libre exercice de sa religion, mais aussi par les habitants catholiques, par les prêtres et même par les jésuites, que Frédéric avait vaincus par son esprit et par son amabilité. Personne ne regrettait plus la domination autrichienne, et les Prussiens furent bientôt devenus les favoris du peuple de la Silésie, des femmes surtout, qui répondaient avec le plus grand empressement aux avances des beaux et braves soldats, et qui se montraient impatientes de rendre durable et indissoluble, par la main du prêtre, l'alliance instantanée des cœurs. Pendant les six semaines que le roi resta en Silésie, des centaines de mariages furent conclus entre des

pas dénoncé son infirmité que l'employé ne pouvait pas voir, puisqu'il se montrait de face.

Malgré ces explications, le jeune homme fut retenu pendant vingt-quatre heures : on ne le relâcha que lorsque son identité fut parfaitement reconnue. Mais il est probable que dorénavant il fera constaté sa gibosité sur son passeport.

— Il y a quelques jours, les journaux anglais annonçaient le chef-d'œuvre de l'instantanéité photographique : une bombe prise dans les airs au moment de son explosion.

Reste à essayer la photographie à vol d'oiseau. — Or, c'est ce que va faire M. Nadar. Il a, ces jours derniers, exécuté dans le ballon de Godard, une ascension préparatoire, afin d'étudier les conditions d'exécution qui peuvent assurer le succès d'une tentative de ce genre. Si l'état de l'atmosphère le lui permet au point de vue de l'optique photographique, il accomplira, sous peu, à l'Hippodrome, le premier essai de photographie aérienne. — Il a l'intention de procéder alternativement en ballon captif et en ballon libre.

La photographie aérostatique peut rendre de grands services pour les relevés de plans, pour l'hydrographie, etc. La tentative de M. Nadar a donc l'importance d'un événement scientifique.

— Voici un fait curieux qui vient de se passer en Russie :

« Dans les provinces qui avoisinent la Perse, et en Géorgie, la chasse aux renards, aux lièvres et aux chèvres sauvages, se fait par berkout, espèce de petit aigle dressé à ce genre d'exercice. Cet amusement est tellement dans les habitudes et les mœurs du pays, que les seigneurs achètent volontiers de ces oiseaux à des prix fabuleux. Cette chasse se fait de même que celle des faucons. Le chasseur, à cheval, place devant lui son aigle, dont la tête est couverte d'un chaperon. Dès qu'un animal paraît, on découvre la tête de l'oiseau, qui, aussitôt, s'élanche sur sa proie, l'enveloppe de ses puissantes griffes, et la garde ainsi jusqu'à ce que son maître vienne la prendre.

Un de ces oiseaux, le mieux dressé qu'on put trouver en Géorgie, était à vendre par suite du décès de son possesseur. Le prince de X... voulant se le procurer à tout prix, offrit en échange du noble volatile quatre chevaux de ses écuries au choix, plus 17 paysans avec leurs familles, et le marché fut conclu aussitôt.

— Une histoire dans le genre de celle de l'apparition du spectre du général Marceau, à Coblenz, dont parlait ces jours passés la presse allemande, s'était passée à Königsberg, il y a une quarantaine d'années.

Toutes les nuits, une sentinelle qui n'aurait dû être relevée qu'à une heure, accourait au corps de garde un peu après minuit, et toute tremblante, toute hors d'haleine, racontait que le diable venait de lui apparaître.

Le capitaine mettait toujours aux arrêts chaque soldat qui avait ainsi abandonné son poste. Enfin arriva le tour d'un brave jeune homme de dix-huit ans, qui resta, lui, à son poste jusqu'à la fin.

Quand on alla le relever, on trouva étendu par terre un corps noir et velu, avec des cornes et une queue. On le transporta au corps de garde, et là on apprit de l'intrepide soldat que ce prétendu diable s'était précipité vers lui en mugissant, et n'ayant pas répondu à ses trois *qui vive ?* il lui avait enfoncé sa baïonnette dans le corps.

On dépouilla le mort de son déguisement, et on reconnut le capitaine, qui avait eu recours à ce stratagème pour éprouver le courage de ses hommes.

errait ce sourire qui lui gagnait tous les cœurs. Derrière lui se tenaient les princes du sang et les généraux, le prince d'Anhalt-Dessau, le vieux Ziethen, Winterfeldt et les adjudans. Audessus de leurs têtes flottaient majestueusement, aux lieux d'innombrables torches allumées des deux côtés de la place, les mille drapeaux neufs dont l'inscription en lettres dorées : *Pro Gloria et Patria*, étincelait sur un fond de couleur sombre (1).

Frédéric, son épée nue à la main, leva le bras, salua les drapeaux, et s'écria d'une voix sonore :

« Messieurs, j'entreprends une guerre où je n'ai pour alliés que votre bravoure. Ma cause est juste, et la fortune me secondera. Rappelez-vous sans cesse la gloire que vos aïeux ont conquise sur les champs de bataille de Varsovie, de Fehrbellin et dans la campagne de Prusse. Votre sort est en vos propres mains ; vos brillantes actions obtiendront des distinctions et des récompenses. Mais inutile de vous exciter à la poursuite de l'honneur : il est votre unique but, l'unique objet digne de vos efforts. Nous allons attaquer des troupes qui avaient, sous le prince Eugène, la plus grande réputation. A la vérité, ce prince n'est plus ; mais la victoire sera d'autant plus glorieuse pour nous que nous aurons à nous mesurer avec des braves. Adieu ! Partez ; je ne tarderai pas à vous rejoindre au rendez-vous où l'honneur nous attend. »

(1) Avant Frédéric - le - Grand, l'inscription des drapeaux prussiens était : *Pro Deo, Gloria et Patria*. Il en fit faire de nouveaux portant l'aigle noir, l'épée dans une serre, dans l'autre le sceptre, et supprima le mot *Deo*, disant qu'il ne fallait pas profaner le nom de Dieu en le mêlant aux choses de ce monde.

XXXIX

Le retour.

Cette première campagne du jeune roi de Prusse en Silésie avait été une campagne très-anodine. Pas une goutte de sang n'avait été versée ; il n'y avait pas eu d'autre attaque que celle d'un des généraux sur la joue d'une sentinelle placée à la porte de Breslau et qui voulait lui en interdire l'entrée. L'audace de ce soldat fut punie d'un soufflet retentissant qui le fit reculer en chancelant, laissant pénétrer sans obstacle le général et son état-major dans la capitale subjuguée de la Silésie, dans cette capitale d'une province qui ne savait qu'elle était soumise à l'Autriche que par les nombreux impôts dont elle était accablée, et dans laquelle pas un seul membre de la maison régnante d'Autriche n'avait mis le pied depuis plus d'un siècle.

Aussi les habitants de Breslau accueillèrent-ils sans la moindre difficulté ce roi jeune et beau qui, en faisant son entrée dans la ville, les saluait partout avec tant d'affabilité ; qui avait un sourire enchanteur pour chacune de ces dames richement mises dont regorgaient toutes les fenêtres ; et qui, dans une proclamation écrite de sa propre main, assurait aux Silésiens qu'il n'était pas venu dans un dessein hostile, et qu'ils seraient tous maintenus dans leurs droits, leurs privilèges et leurs libertés, dans leur religion, leurs dignités et leurs emplois.

Depuis longtemps déjà, les liens qui attachaient à l'Autriche la belle et fertile province de Silésie étaient fort relâchés, et la prophétie que le roi de Prusse avait faite à Krossen s'était promptement confirmée. Au moment où il fit

paysannes et des soldats prussiens, et ceux-ci, qui venaient à peine d'arriver comme étrangers sur le sol ennemi, s'y formèrent bientôt un foyer, une famille, augmentant ainsi les droits de Frédéric à la possession d'une province dans laquelle les femmes et les filles s'étaient si facilement soumises à ses soldats et les avaient acceptés pour maîtres.

Il devint de mode que chaque jeune fille donnât le nom d'amant à un de ces soldats, qui étaient tous de beaux hommes, et plus il était grand, plus large était sa carrure, et plus elle se sentait fière et heureuse.

Pendant que ses magnifiques soldats lui gagnaient les femmes du peuple, Frédéric gagnait les dames de l'aristocratie par sa beauté, son amabilité, sa grâce et son esprit riment. Lorsqu'il donna un bal à Breslau à l'aristocratie silésienne, les familles les plus distinguées de la haute noblesse, jusque-là les plus dévouées à la maison d'Autriche, répondirent avec empressement à son invitation, et chacun brûlait de voir ce roi aimable, qui était à la fois un héros et un poète, un jeune homme et un sage ; qui ne se drapait point dans un roide cérémonial ; qui, en présence des dames, semblait oublier complètement qu'il était un roi pouvant donner des ordres, et qui, lorsqu'il en invitait une à danser, se présentait comme un cavalier sollicitant une faveur flatteuse.

En même temps, il conquérait les hommes par les ordres et les titres qu'il répandait à pleines mains.

L. MUELBACH.

(La suite au prochain n°).

— On catholique zèle, à C'est à l'Id surtiotique Destin rieuse co des Ecole de propa rale et li blement Toulfeoi ne s'est tout à fa Le so chrétien être re médiab Il exis d'éducat uns : Co toura, G et des se Les fr de la Ch puis que le : dame quente l moins p Là, n origine. Les fa ne sont y envoye On s' n° peut intellige — Ces seur de e avec une sa main mont cel les orga Un m champ d pas d'eff M. Col times, p s'attenda Cette mais la r sonne as M. Co l'examin de l'art, tait d'ad d'enleve sions ex dit à M. M. Brun un demi on était gagée da et en lui M. Co et à son succès p M. Co coussin en lui te lent lui M. Co effet, la le parqu — Qu tendre l graphiqu à 2 ou 3